

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 3

Artikel: De Noréaz au Bioux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

conduit infailliblement aux conséquences les plus épouvantables.

Ce que, sans doute, on a voulu dire par là, c'est que :

1° Toute personne intelligente, qui se possède et qui est raisonnable, peut éviter ce qu'elle sait ou ce qu'on lui a dit être nuisible ; et qu'elle devra faire, au contraire, ce qu'elle connaît ou ce qu'on lui a appris être utile ou avantageux pour sa santé.

2° Après un excès, des écarts de régime, une conduite irrégulière, l'intempérance et leurs effets pernicioeux, cette même personne changera très probablement de conduite et ne voudra pas ruiner sa santé par des folies répétées.

3° A quarante ans, on a essuyé, en général, les chocs graves des erreurs de la jeunesse ; la santé a pris son assise, à l'ombre des passions largement calmées, et l'on a eu le temps d'apprendre et de s'assurer :

a) Qu'à tout âge il faut se défier des drogues, surtout de celles qui agissent violemment ;

b) Qu'on peut guérir très bien et souvent beaucoup mieux sans elles ;

c) Que les meilleurs médecins donnent l'exemple du peu de cas qu'ils font, en général, des remèdes tirés des pharmacies ;

d) Qu'ils n'en prennent que très rarement, eux-mêmes, et qu'ils n'en donnent presque jamais ni à leurs proches, ni à ceux de leurs clients qui ont toute leur confiance ;

e) Qu'on les remplace avantageusement par une diète appropriée et par la bonne eau ;

f) Qu'un des plus habiles praticiens a dit, en effet et très positivement, à sa famille et à ses nombreux amis, sur la fin de sa longue et heureuse carrière : « Qu'il leur laisserait, à sa mort, les deux plus grands médecins qui existent : la diète et l'eau, et qu'il ne saurait assez recommander ces deux amis. »

On peut donc supposer, par là, que tous les hommes, à quarante ans, pourront très bien être leur propre médecin, à condition, toutefois, qu'ils aient une conduite réglée et sage et qu'ils jouissent toujours d'une santé parfaite.

Eh bien, je connais bon nombre de familles qui n'estiment un médecin qu'en raison de son art d'écrire de longues prescriptions de remèdes actifs.

Quel est pourtant le praticien judicieux qui n'ait formulé maintes fois, dans le cours de sa carrière et avec les *plus heureux résultats*,... des pilules de mie de pain ? Et quel est l'homœopathe qui voudrait, dans sa sagesse, rester en arrière de ces hommes de l'art... avec certains globules ?

Madame T. avait des insomnies depuis plusieurs semaines. Je prescrivis quelques pilules d'extrait de laitue, dont on eut grand soin de placer la petite boîte sur la table de nuit. Mais l'étourdie oublia d'en faire usage, ce qui ne l'empêcha pas, dès lors, de savourer les douceurs du sommeil.

(En 1845.)

D^r MATTHIAS MAYOR.

Jusqu'à la corde. — On vantait beaucoup, en présence d'un Russe, la discipline et l'obéissance passive qui étaient de règle dans certains Etats de l'Europe.

— Ah ! messieurs, s'écria le Russe, tout cela n'est rien en comparaison de ce qui se passe chez nous. Lors de l'existence des télégraphes à signaux, il est arrivé que, à une station, près de la capitale, le gardien a manqué la dépêche, et, s'en apercevant trop tard, de peur de punition, il s'est pendu sur la tour. Les gardiens suivants, prenant cela pour un signal télégraphique, se sont mis à le répéter avec une telle exactitude que sur la ligne de St-Petersbourg à Varsovie ils se sont tous pendus.

Infirmité pour anarchiste. — Bégayer est bien triste, dangereux même.

Un monsieur passe dans la rue en compagnie d'un ami.

— Je viens, dit-il, de... de... de chez madame... dame R. et j'ai... ai... déposé une bonb... une bonb...

Avant même qu'il ait le temps d'ajouter « onnière », deux agents en civil le prennent au collet et, ainsi que son ami, le conduisent au poste de police.



Charité bien ordonnée. —

Un vieux mendiant se présente à la porte de madame de K.... On lui donne divers objets, linge, vêtements, etc.

— Portez cela à votre femme, dit madame de K....

Le mendiant, tendant alors la main :

— Y a rien pour le commissionnaire ?

Marseillais et Gascon. — J'ai un coffre-fort, dit un Marseillais, tellement incombustible que je mets un coq dedans ; je place le coffre dans le feu et au bout d'une heure, quand j'ouvre la porte, mon coq, tout vigus, saute et secoue ses plumes.

— Plus fort que ça, le mien. Quand j'ouvre la porte, le coq est mort.

— Et ben ?

— Mort de froid !

A l'hôtel du Sans-gêne.

Il étaient deux, de chez nous, et jeunes encore.

Ils faisaient une tournée en Suisse allemande pour chercher du travail et tâcher de se perfectionner un peu dans la langue de nos confédérés. Tout bon Suisse doit connaître au moins le français et l'allemand.

Ayant encore quelque argent en poche, ils ne se pressaient guère de prendre le collier. Les privations n'étaient pas trop nombreuses.

Un beau matin, ils sont accostés par un ressortissant d'outre-Rhin qui cherchait aussi de l'ouvrage, sans d'empressement qu'eux, mais avec de plus impérieux besoins. Les mines réjouies des deux amis l'avaient attiré et lui promettaient quelque bonne aubaine.

Ceux-ci n'eurent pas le courage de repousser ce nouveau compagnon. Quatre jours durant, ils firent ménage ensemble et le dernier venu semblait s'accommoder fort bien d'une existence dont il ne partageait que les profits. Il fusionnait pour de bon.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des deux welsches et troublait l'économie de leur budget.

Un jour, ils passent devant une ferme cossee. De la cuisine, dont la porte était entr'ouverte, leur vient un bon fumet de choux au jambon.

— Dis-donc, Hans, font-ils à l'Allemand, va voir demander quelque chose pour nous.

Hans se redresse fièrement :

— Moi, pas mentier ; jamais ! jamais !

— Alors, tu crois, mon vieux, qu'on va te graisser les babines comme ça, tout le temps. Eh ben flûte !

— Te fâche pas, François, fait l'autre welsche, moi je vais y aller, dans c'te boîte. Allez toujou mettre la table derrière c'te meule de foin.

Dans la cuisine de la ferme, pas même un chat, à qui s'adresser. Que faire ? Se servir soi-même ? C'est pas très correct ; oh ! non ! Mais, dit-cn, la « faim » justifie les moyens.

« Bast ! arrive qui plante ! » se dit Samuel — c'était son nom ; — et il se sert.

A l'ombre de la meule de foin, les trois compagnons dinèrent copieusement.

— A présent, c'est pas tout, fait Samuel, y s'agit de reporter ces assiettes et ces services. Faut être honnête ! Toi qui as encore rien fait, Hans, tu peux bien y aller.

— Bour reborter, alors foui !

— Tu oublieras pas de bien remercier, hein ! Hans.

— Natürlich !

On devine la réception que Hans eut à la ferme.

Quant à ses deux camarades, ils détalèrent au plus vite, heureux de se débarrasser d'un importun.

Morale : ...Il n'y en a pas lourd !

Tondré et rasé.

Permi lé gratta-papaï qu'on lao dit : notéro, ye paré que l'ein a que cognaissoat ao tot fin lo bié po eintortoilli lé bormican que s'é laissent preindré deïn lao crapieés, ka on ein dit deï totés retossés dé cliiaa z'einbrelicoquarés.

L'é veré que quand ein vao à qu'auqu'on, on traové adé deï pierres po lei tzampa contré ; et puis, ne lei a pas fauta dé payi lé crouyés leingués po deré dao mau contré lé dzeins que l'ont einvia dé dégrussí.

Traï ao quatro de cliiaa célébros eimbar-doufarés qu'ètont attrablia, onna veilla, à la pinta dé la Pétoilaire, yo l'ein débliotavont fre-din-freda, su dou notéros, lo père et lo valet, qu'ein ont su fé deï totés charmantés à cein que paret. Finalameint yon de stao lulus a dé-manda ai z'autros :

— Et lo valet, fâ-te coumeint lo père ?

— Oh ! pas totafé ; lo père tond et puis lo valet rasé.

Ne sein quand mimo pas ti dé cliia sortat. Lai ya assebin dai brava dzeins, permi lé notéros.

Chaôta-la-Panse.

C'étaï pardion on cran-coo, qué cé Chaôta-la-Panse, puisque l'a su éta régent deïn on bon veladzo, que n'é pas plie lien dé la capitala qué du Jérusalem à Djérico.

Po eimmourdzi la politiqua n'ein avai mein coumeint li, paceque l'étaï on patriote d'ao tonnerre, et n'arretavé dé prédzi contré lé z'aristocrates que quand

la sai lo fasaï déguerpi. L'é veré que cliia fivra lo tegniai soveint, ka l'avai on'estoma quarai pu coairé deï vilhès zermanés ao bein deï sa dé borris. Coumeint l'étaï vilho valet, sé mermités manquavant soveint dé gresse et dé pavro, et li qu'étaï venu ao mondo lo dzo de la Ste-Agaffanna avai fauta d'ètré bein repèçu.

Onna demeindze, la vépra, cé Gargantua s'einmodavé contré la pinta ein fasein deï cambayés de la méztance On curieux lei demanda porquie l'étaï asse pressa.

— Ma fai, me faut arrosa mon dina que m'a met onna sai époireinta.

— Aloo voai rudo meindza ?

— Oh voiquie, pas d'estra, ma fenameint onna terrina dé soupa ao pora, on bol de campouta ai ravés, quaranta truffés impérorat et dou kilos dé là. Ora me faut bairé on paa de litres po lo fère coaire.

De Noréaz au Bioux.

Pour répondre au désir que nous ont exprimé plusieurs de nos lecteurs, nous continuons, par petites



tartines, la publication de la liste des localités de notre canton, qui ont tiré leur nom des végétaux. C'est toujours à l'intéressant travail de M. Jaccard que nous recourons.

A propos, nous avons reçu de M. Jaccard la rectification que voici : « *Sau*, *Sahu* ou *Sava* (voir notre numéro du 17 décembre 1904) du latin *sabvius* : *sureau*, et non saule, désigne essentiellement le sureau à grappes, ce joli sureau qui porte en automne ces grappes ovales, d'un superbe écarlate, ornement des ravins des sous-alpes.

Le *noyer*, en patois *nohi*, *nohira*, a donné son nom à Noréaz, Noyeret (Granges, Ollon et Essert-Pittet), Noyerettaz (Noville), les Noyettes (Ecublens et Ogens), Noyerat (Champagne), Noyeraux (Féchy), les Neyex (Ollon), Neyruz, Neyrules (Lavaux).

Fau, *fou*, *fohi*, *hohira*, formes patoises de fayard, se retrouvent dans une infinité de noms de lieux : au Fau, au Foux, Faoug, Son-les-Foux, Treyfaux, Faye; Champ Fay, Maufay, Fey, Planfey, Fayet, Fayettaz, Fayel, Faël, Fayaux, Fahy, au Fayet, etc.

Le *châtaignier* a donné : Châtaignier (Bex et Yverne), Chatagny, Chatagnay, Châtaigneriaz, Chatonneyre, Chattonay, Châtonnelles, Chatonnay.

Les anciens textes montrent, ainsi que ces noms, que le châtaignier était jadis assez répandu. Sur les bords du Léman, il a disparu devant la culture de la vigne.

De *robur*, chène rouvre, viennent Rovray, Ropraz, Rovéréaz, Roverey, Roverez, Rovéraz, Roveriaz, Rouvret, en Reuvroz.

Les dérivés de *chagne*, l'ancien nom du chène, sont infiniment plus nombreux : Chanéaz, Chagniaz, Chanolaz, Chanay, Chenay, Chanex, Chany, Chanel, ès Chainées, en la Chanayaz, Cheneyes, Chagneriaz, Chassagne, les Eschanoz, Echono, etc.

Aux Eschanoz, à Château-d'Ex, il y a encore une localité appelée au Chène, ce qui indique que cet arbre a dû y être assez commun autrefois ; il n'y existe plus qu'à l'état d'échantillons plus ou moins rabougris.

Le Chenay de la plaine de Vouvy rappelle le temps lointain où la plaine du Rhône était couverte de belles forêts de chênes, depuis longtemps évanouies. La dernière, au Duzillet sous Ollon, a été coupée lors de la construction du chemin de fer. Un dernier reste de ces chênaies, aux Grangettes près Villeneuve, témoigne de ces temps passés.

De *coudre* dérivent : La Coudre, Coudray, Coudrey, Caudray, Caudret, Caudriaz, Cudrey, Cudry, Plancudrey.

Alogne, nom patois de la noisette, a donné les Alognis (Rougmont).

Charne ou *chargne*, ancienne forme de charme : Charnex (Montreux).

Bouleau (en vieux français *boul* ou *boule*, en patois *biol* ou *biolle*, se retrouve dans Boulaz, Boulex, Bouleyres, Bioley, Biolley, Biollay, Biolleyre, Biollard, Biolettes, Biolattes, Bioutaz, les Bioux.

En gondole. — C'est le lundi 30 courant, à 5 heures, au Casino-Théâtre, que M. Henri Thuillard fera sa conférence sur *Venise et les ombres qui flottent sur les couchants de l'Adriatique*, M. Thuillard a séjourné de nombreuses fois en Italie — il y était encore tout récemment ; — il donne dans plusieurs de nos pensionnats des cours très appréciés sur ce pays, qu'il aime et qu'il connaît très bien. Sa conférence, nous en sommes certains, n'aura pas moins de succès.

Juge et partie. — Le président de la police correctionnelle, au plaignant :

— Comment reconnaissez-vous votre mouchoir ?

— A sa couleur, j'en ai plusieurs autres semblables.

— Mais cela n'est pas une preuve, car j'en ai moi-même un dans ma poche qui est exactement pareil.

— Ça ne m'étonne pas, on m'en a volé plusieurs.

Laine et soie. — Une jeune femme lisait dans un journal une causerie sur les étoffes de deuil et le moment précis de les porter.

— Dis-moi, Albert, demande-t-elle à son mari, pourquoi donc porte-t-on de la laine durant le grand deuil et de la soie pendant le petit ?

— Hélas, ma chère, je ne sais trop. C'est peut-être parce que rien ne se refroidit plus vite que les grandes douleurs.

Une curieuse histoire.

La Bacha de Bude

par

Victor de Gingins de Moiry (1765).

III

Les voila seuls, ils se reconnoissent, et le premier épanchement de joie passé, Olivier, ne pouvant comprendre comment il étoit possible qu'il retrouvât sous le turban et dans la personne du Bacha de Bude son compatriote, son ami, lui témoigna l'envie qu'il avoit de savoir son histoire, ayant quelques momens à donner à un récit si intéressant.

Je prie ceux entre les mains de qui le hazard peut faire tomber ce que j'écris de permettre, qu'en rapportant scrupuleusement les faits tels qu'on les tient d'Olivier, je les rende dans mon propre stile, qui, sans altérer en rien ce qu'on doit à la vérité de l'histoire, y mettra un peu plus d'ordre, et par cela même en rendra peut-être la lecture supportable.

Cugny lui raconta donc qu'après l'aventure du loup et de la chevre, il prit le chemin de Jougne, pensant à ce qu'il devoit entreprendre. Parmi toutes les idées qui se croisoient dans sa tête, celle d'aller à la guerre se représentait sans cesse, c'étoit le point fixe où elles se réunissoient ; et pour se mettre dans un état honnête qui pût lui en procurer les moyens, il résolut avant tout de chercher dans ses bras et dans sa frugalité les ressources nécessaires. Rempli de son projet il arriva à Jougne, et le lendemain alla jusqu'à Pontarlier, où il passa près d'une année à travailler à la journée sans perdre son objet de vue.

Dans ce tems là la France étoit en guerre avec l'Espagne. Le Duc d'Enghuën, si célèbre sous le nom du Grand Condé, après avoir battu à Rocroy en May 1643 à l'âge de vingt et un an, le Comte de Fuentes, vieux Général Espagnol, venoit de battre à Fribourg l'année suivante Mercy, Général de l'Empereur. Ce jeune héros à l'âge où les autres hommes ne sont pas encore des hommes, et savent à peine penser, remplissoit déjà l'Europe de sa gloire et de son nom.

Cugny, en hachant du bois ou en bêchant la terre, entendoit raconter les exploits de ce Prince, et brûlant du désir de servir dans son armée, ramassa tout l'argent qu'il put, et au commencement du printemps de 1645, partit pour s'y rendre. Il donna avant son départ de ses nouvelles à ses parens, leur fit sa petite et modeste histoire, leur demanda pardon de son évasion, et les pria de n'être point en peine de lui, que tout iroit bien.

L'ambition et l'amour de la gloire commençant à germer dans son cœur ; il ne vouloit pas s'enroller comme soldat ; et chemin faisant il forma le projet d'en faire le métier comme volontaire, et de forcer par son courage et par sa bonne conduite la fortune à le seconder. Il sut si bien diriger sa route qu'il arriva heureusement au premier poste du quartier le plus avancé de l'armée de Condé ; il demanda à être conduit à l'Officier qui y commandoit, c'étoit Bellefonds, depuis Maréchal de France.

Cugny à qui la nature avoit donné l'avantage d'un corps bienfait et bien constitué, une physionomie heureuse, et un maintien honnête et prévenant, se présenta à Bellefonds avec une assurance modeste et respectueuse, et lui dit, qu'il étoit un fils de famille de la Saraz au Pays de Vaud en Suisse, n'ayant pour tout héritage que du courage et de l'honneur, qu'ayant oui parler sans cesse depuis une année des exploits du Prince de Condé, son plus grand désir étoit de servir dans son armée ; qu'il avoit quitté la maison de son pere dans ce dessein, que son bon-

heur commençoit puisqu'il avoit l'honneur de lui parler, qu'il souhaitoit passionnément de mériter ses bontés, qu'il lui demandoit en grace de pouvoir servir comme volontaire dans toutes les fonctions de soldat, et que son cœur lui répondoit de sa conduite.

Bellefonds, dont les talents pour la guerre furent récompensés par la première dignité militaire sous le règne le plus brillant qu'ait eu la France, avoit acquis par l'usage du grand monde, cette finesse de discernement, cette pénétration à laquelle on n'échappe pas ; il examinoit le jeune homme en l'écoutant, et crut appercevoir en lui ces sentimens d'honneur qu'on exige essentiellement dans la profession des armes, mais qui sont toujours la première qualité d'un homme quelque parti qu'il embrasse. Il le reçut donc et le prit sous sa protection en donnant cependant ordre qu'on eût l'œil sur lui et qu'on lui en rendit compte. Le même jour il fit ce récit au Prince de Condé, qui, en plaisantant, nomma Cugny, le volontaire de Bellefonds, si bien que cette histoire s'étant répandue de proche en proche le nom du *Volontaire* lui resta.

Peu de tems après se donna le combat de Mariendal, où Turenne, dont le nom seul est glorieux, à qui Condé, partant pour Paris, avoit laissé le commandement de l'armée, fut battu par les Impériaux. Le Volontaire, sous les yeux de Bellefonds, s'y comporta de façon à être approuvé par son bienfaiteur ; son sang froid et sa valeur lui tinrent lieu d'expérience. (A suivre.)

Le pire des maux. — Jean Bredi, dont les infortunes conjugales sont connues de tout le village, fait ses confidences à un ami :

— Il m'est arrivé un petit malheur, la semaine dernière : ma femme m'a abandonné.

— Tu n'es pas philosophe à demi, mon cher. Qu'appellerais-tu donc un gros malheur ?

— Ce serait si elle revenait.

Un homme averti. — « Cher oncle, nous t'apportons nos bons vœux pour ton anniversaire, et si tu nous donnes à chacun une pièce d'un franc, nous ne la perdrons pas, nous l'avons promis à maman. »

Projets d'avenir. — « Quand j'aurai dix-huit ans, dit la petite Liszy à une amie de son âge, je serai doctoresse en droit. »

— Et moi, mère de famille.

Chacun son tour. — Dans une série de représentations de l'*Aiglon*, de Rostand, qui toutes ont fait salle comble, M. Darcourt vient d'exalter brillamment les gloires militaires françaises. A la *Muse*, une de nos meilleures sociétés d'amateurs, de célébrer maintenant nos faits d'armes nationaux, dans le *Morgarten* de Virgile Rossel, auteur du *Davel*, joué en 1898 par la Société littéraire et dont le succès fut si grand. Un souffle patriotique plus puissant encore anime la nouvelle pièce de Rossel ; l'action est beaucoup plus vive ; le spectateur est saisi dès le début et l'intérêt va crescendo, de scène en scène, jusqu'au dénouement, qui est d'un grand effet dramatique. Quant à la mise en scène, elle sera superbe. Décors nouveaux, dont les croquis ont été pris sur les lieux mêmes par le peintre, M. Turrian ; costumes et accessoires d'une rigoureuse exactitude historique ; la *Muse* est allée aux bonnes sources. En un mot, il s'agit d'un véritable événement artistique et national.

Il n'y a qu'un point noir, dans cette alléchante perspective : le nombre des représentations a dû être limité, ensuite de diverses circonstances inévitables. Que de malheureux donc, parmi les personnes qui n'auront su arrêter à l'avance leur place. C'est pour le coup qu'il ne faudra pas dire : « On a bien le temps ! »

Théâtre et Kursaal ; Kursaal et Théâtre, à l'un, comme à l'autre, suivant les goûts, la foule s'entasse et c'est tout plaisir.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.